

Yeux fertiles

Number 89, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14668ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2001). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (89), 149–155.

DOMINIQUE ROBERT

caillou, calcul

Les Herbes Rouges, poésie, 58 p.

Le poète est un cueilleur. Il glane, ici et là, des morceaux de choses, des odeurs, des réflexions, des références littéraires qu'il viendra amalgamer en une toile qui lui sera personnelle. C'est entendu. On ne peut rien y faire, c'est un processus naturel, comme déglutir est un processus naturel, respirer est un processus naturel; bref, écrire de la poésie, ce ne peut être que cueillir et présenter les fruits de sa cueillette, processus tout aussi naturel que celui de la digestion.

Ainsi le poème est-il bien souvent un objet insolite dont on n'a pu suivre le parcours exact, de la cueillette à la digestion. Nous nous contentons donc, la plupart du temps, de le lire avec perspicacité, attention et générosité. Et ce que nous n'avons pas saisi, nous le laissons aux portes de la cuisine du poète. Dès lors, plus nous laissons de choses aux portes de la cuisine du poète, plus se produit cette étrange relation de séduction, cette fascinante attraction qui nous y fait revenir sans cesse; nous sommes graduellement envoûtés par les origines du poème, ses pistes particulières. Nous devenons donc, petit à petit, ce que l'on appelle un lecteur. Un lecteur étant en quelque sorte un spectateur fasciné par le mystère poétique qui se déroule devant ses yeux.

La poésie de Dominique Robert recherche des spectateurs de mystère poétique, des lecteurs généreux et attentifs.

En constante métamorphose, la poésie de Dominique Robert ressemble à un kaléidoscope que l'on ferait tourner graduellement, devant nos yeux, en lisant. *Kaléidoscope du corps grave*, pour reprendre le titre d'un recueil de Michel Beaulieu, en quatre parties distinctes quoique ne brisant pas la continuité de lecture, *caillou, calcul* nous fait pénétrer dans l'univers du poète attaché aux astres, à la lumière, aux animaux, à un passé mythique, au temps et à son corps. Énumérées ainsi, les thématiques abordées ne surprennent pas. Nous sommes en plein territoire poétique contemporain. Interrogations existentielles, réorganisation personnelle de l'univers, de l'environnement en calquant les méandres de la psyché du poète sur *une petite cosmogonie portative*, tours de passe-passe syntactiques, allusions, sursauts sapientiaux (sentences déposées, tels des cailloux, ici et là, afin que

le lecteur arrête momentanément sa lecture), lisibilité paradoxale et pistes multiples. Mais nous l'avons mentionné précédemment, il ne s'agit pas de retrouver la recette de Dominique Robert, de refaire son parcours en forêt pour dénicher ses ingrédients, non, les poèmes de *caillou*, *calcul* nous poussent moins à l'analyse qu'à la contemplation. Nous y retrouvons quelques angoisses enfantines nues, des phrases simples jointes par la curiosité de l'intelligence, les questionnements incessants et cette sympathique naïveté qui poussent les enfants dans le vrai.

Le beau temps, le vent doux sont nonchalants
 Mon cœur cherche des graines et des insectes
 Dans des lieux faiblement éclairés
 Je l'observe à loisir écarter ses pattes
 Ma souris malheureuse qui ronge la rue
 En même temps que mon existence. (p. 9)

Dominique Robert aime à condenser l'expérience du monde en de petites scènes étranges. Les objets et les parties de son corps n'ont pas de limites bien établies. On suit, à la lecture, diverses transformations, divers questionnements, diverses métaphores qui font surface puis disparaissent aussitôt, laissant la place aux hommes, aux sœurs, aux objets suivants demandant à advenir eux aussi dans ce portrait labile et angoissé du monde.

ô mon long voyage circulaire / Sur la pierre qui vagabonde
 sur le vent (p. 21)

On se déplace sans cesse dans les saynètes de Robert, on tourne, on vrille, on suit le mouvement des planètes, l'œil est toujours sur une orbite et la terre, cette «pierre qui vagabonde», multiplie les mouvement circulaires, additionne les révolutions.

Ignore-tu que la réalité est composée de zones sensibles?
 Vois-tu la montagne
 Les oiseaux qui en sortent par divisions
 Étrange production soulevée par l'énergie qui la parcourt
 Les maisons et les machines
 Entourées de lumineux et sortant un peu de l'ordinaire
 Feuillages et froissements d'automne
 Tout cela qui s'applique à ne pas être impossible? (p. 54)

N'avons-nous pas ici une merveilleuse définition de la poésie: «Tout cela qui s'applique à ne pas être impossible?» Certes, c'est une définition courte et sans doute trop vaste, comme toute définition. Mais la poésie de Dominique Robert tend à prouver cette maxime floue. Souvenirs personnels, commentaires, réflexions, inspections poétiques de l'environnement, de l'univers, astronomie enfantine vont et viennent dans les poèmes de *caillou*, *calcul* et nous incitent à les dévorer tels de beaux plats curieux au goût qui reste pourtant familier.

Bertrand Laverdure

ANDRÉ BROCHU

Matamore premier

XYZ éditeur, coll. Étoiles variables / roman-farce, 2000, 198 p.

Longtemps associé à la critique universitaire, pour plusieurs essais ayant fait date, André Brochu est devenu, dans les années 90, un écrivain de fiction des plus prolifiques. Poète, nouvelliste, romancier, il a publié, en dix ans, cinq recueils poétiques et cinq romans, auxquels s'ajoutent deux *novellas*, un recueil de nouvelles et six essais. Les prix qui ont couronné son œuvre – deuxième prix du Concours de nouvelles de Radio-Canada pour *L'esprit ailleurs* (1990), Prix du Gouverneur général pour *La croix du Nord* (1991), Grand Prix de la prose du Journal de Montréal pour *La vie aux trousses* (1993) et Grand Prix du Festival international de la Poésie pour *Delà* (1995) – ont permis aux jurys et à la critique de souligner ses qualités de styliste, comme l'audace des thèmes abordés dans ses livres et son humour caustique.

Le plus récent livre d'André Brochu, «roman-farce» intitulé *Matamore premier*, fait écho à son «essai-fiction» *La grande langue, éloge de l'anglais*, brûlot ironique paru en 1993. L'auteur, qui, *dixit* la quatrième de couverture, «a toujours espéré être lu un jour par des Québécois libres», est un fin observateur de la scène politique, qu'il juge assez lamentable ces temps-ci. Il fait le pari d'en rire en en soulignant les aspects ridicules.

Le Matamore du titre, premier de sa lignée, c'est Wilfrid Stephen Christian; impossible de ne pas y reconnaître le premier ministre Chrétien, crétin comme disait l'autre. Pour illustrer le marasme politique dans lequel notre pays, nos deux moitiés de pays, sombre sans fin, le romancier a eu l'idée de raconter les hauts et les bas de la vie de celui qu'on surnomme Wil, en le montrant sous ses facettes intimes, en compagnie de son épouse Yvette. Nous le découvrons ronflant dans leur chambre à coucher du 24 Sussex, où tout un chacun, voleur comme ancien chef de l'État, entre «comme dans un moulin», malgré les innombrables gardiens de sécurité.

Les visites-surprises de Pierre-Idiott, Ti-Pit pour les intimes, donnent lieu à d'intéressantes conversations. Nous voyons que sans lui, Wil serait bien peu de chose. C'est lui qui lui soufflera l'idée d'une loi encadrant la mise en œuvre d'un référendum sur la souveraineté. De Cellophane Dion à Melissa Fallentrop, qui, au dire de Christian, «distribue ses vieilles serviettes sanitaires, persuadée elle-même qu'il s'agit de petits drapeaux unifoliés», de Martin St. Paul à Lucien «Lulu» Boucher, ils sont tous là, les ténors de notre petite politique. Jusqu'aux chroniqueurs vendus de *La Presse*, Alain-Carl Gagnon et Lysianne Dubuc, qui font tout pour ôter aux Québécois la foi en leurs gouvernants.

Si le cours de la vie politique constitue l'arrière-plan de la fable, c'est à travers le filtre de la vie intime de Wilfrid Stephen Christian que nous y assistons. Une entrevue de sa première dame d'épouse, Vévette, à un magazine grand public fait remonter sa popularité en flèche; l'enlèvement de son petit-fils, Jeanjean Saint-Laurent, précipite sa fin.

Entre-temps, le romancier André Brochu nous aura fait sourire devant une réalité politique plus que désespérante et il aura montré qu'il voyait juste en prédisant l'élection haut la main de son Matamore premier pour un troisième mandat et la démission éventuelle de son adversaire Lucien Boucher...

Raymond Bertin

MICHEL DORAIS

AVEC LA COLLABORATION DE SIMON LOUIS LAJEUNESSE

Mort ou fif. La face cachée du suicide chez les garçons

VLB éditeur, coll. Des hommes et des femmes en changement, 2000, 112 p.

Professeur et chercheur à l'Université Laval, Michel Dorais est aussi un excellent communicateur dont les ouvrages sur la sexualité, la marginalisation sociale et la condition masculine, tels que *Tous les hommes le font*, *La mémoire du désir* et, plus récemment, *Ça arrive aussi aux garçons* et *Éloge de la diversité sexuelle*, ont connu un succès mérité. Alliant des qualités de pédagogue et une curiosité de scientifique aux connaissances acquises par une longue expérience de thérapeute, l'auteur de *Mort ou fif*, sous-titré *La face cachée du suicide chez les garçons*, apparaît comme un pionnier qui fait reculer les tabous. Donc avancer les humains en tolérance et en compréhension.

Ce récent ouvrage ose poser sa loupe, tout en faisant des liens entre eux, sur deux phénomènes dont on préfère ne pas trop parler: l'homosexualité chez les jeunes et le suicide des garçons, qui a atteint, comme on sait, un taux record au Québec. Deux sujets sur lesquels, plus souvent qu'autrement, on choisit de se taire, comme si le silence pouvait nier la réalité. Et c'est malheureusement trop souvent ce qui arrive, à en croire ce livre éclairant. Les études et enquêtes menées sur ces sujets, comme les témoignages recueillis par l'auteur, tendent à démontrer que c'est l'ignorance, les préjugés et l'intolérance ambiante dans les familles, à l'école et dans les médias qui poussent certains jeunes à tenter de s'enlever la vie.

«S'il est de plus en plus reconnu que les jeunes hommes qui vivent l'homosexualité se retrouvent fragilisés sur le plan des idées et des conduites suicidaires, nous n'en savons pas beaucoup plus sur les motifs précis de cette vulnérabilité», écrit Michel Dorais, avant d'entreprendre une étude approfondie des contextes et des mobiles des tentatives de suicide chez les adolescents et jeunes hommes gais ou identifiés comme tels. Faisant un survol des théories existantes, il établit que si les jeunes homos sont plus à risque de suicide que leurs pairs hétéros, les plus «féminins» d'entre eux sont les plus vulnérables.

Ainsi, au fil des témoignages qui émaillent le bouquin, on s'aperçoit que le sort fait aux garçons qui ont des caractéristiques associées à la féminité, qu'ils soient gais ou non, est le même: harcèlement ouvert, exclusion, quand ils ne sont pas carrément battus. La force des préjugés et de l'intolérance est telle que les jeunes homosexuels, orphelins de

modèles positifs, ont tendance à intérioriser les pires jugements sur eux-mêmes: «J'étais une tapette et une tapette, c'est fait pour taper dessus...», dira l'un d'eux.

Établissant des catégories, les profils et les scénarios les plus courants, Michel Dorais tire aussi quelques conclusions et adresse des reproches et recommandations aux parents, aux enseignants ou autres intervenants, travailleurs sociaux, psychologues, policiers. Le suicide, acte de violence contre soi-même, apparaît dès lors comme le résultat, le plus souvent, d'une violence extérieure, volontaire ou non. Voilà ce qu'il faut stigmatiser.

Raymond Bertin

MARIO CYR

Hacker

Éditions Les Intouchables, 2000, 103 p.

En quelques titres-chocs, Mario Cyr est devenu un écrivain incontournable. Entré en littérature avec un roman-vérité troublant et touchant, *L'éternité serait-elle un long rêve cochon?* (1997), dans lequel le narrateur, un jeune sidéen, exprime sans fard son amour de la vie et de toutes les jouissances avant d'agoniser, le romancier donna ensuite la parole à une jeune fille abusée violemment dans *Et les mouettes tournoient obstinément au-dessus de nos corps* (2000). Puis il publia coup sur coup, dans la même année, deux autres romans pour adultes et deux romans jeunesse, dont il faudra reparler.

Auteur à part pour les sujets tabous qu'il aborde de front, Mario Cyr se distingue également par un style épuré, aux phrases souvent lapidaires, au ton implacable. Son roman *Hacker*, paru en 2000, est une autre belle réussite sur le plan littéraire, et un choc salutaire pour le lecteur blasé. L'écrivain, qui a un sens certain du suspense ou, disons, de la révélation progressive des éléments de l'intrigue, a construit son roman de telle façon qu'il est difficile d'en parler sans trop en dire.

Voici en parallèle, entrecroisés, deux histoires, deux destins, deux tragédies d'aujourd'hui. En courts chapitres – le roman fait à peine 100 pages –, alternent le récit de la vie

d'un garçon, de la petite enfance à l'adolescence, et les réflexions angoissées d'un homme dans le coma dont l'esprit voit justement défiler les étapes terribles de la croissance de cet enfant au «regard affreusement profond et noir». «À qui est ce bébé qu'on écrase contre un mur?» se demande l'homme, qui, incapable de ressentir la moindre sensation dans son corps, tente de retrouver par la mémoire ce qui lui est arrivé, et de comprendre pourquoi cet enfant vient à ce point obnubiler sa pensée.

Enfant victime d'une mère alcoolique délaissée par un homme violent, petit garçon abandonné à tous les abuseurs, dont le père profitera à son tour, enfant martyr dépossédé de son corps et de sa vie: un thème récurrent dans la littérature d'aujourd'hui. Mario Cyr, par la justesse de son regard et par la force de ses mots, nous rend tous coupables de silence et de complicité. L'homme dans le coma, victime à son tour, victime choisie par le hasard, ce pourrait être vous ou moi. On ne peut en dire davantage.

Il faut lire Mario Cyr, un écrivain qui connaît le poids des mots et qui n'a pas froid aux yeux. Il faut lire *Hacker* pour la force de frappe de l'écriture quand elle s'inspire de réalités qui dépassent la fiction. Car ses petites histoires horribles, Cyr l'écrivain ne les invente pas totalement. Il les extrapole, les organise, les réinvente à partir de faits divers qui inondent les journaux et accaparent les tribunaux. Mais lui choisit résolument le camp des victimes, dont il dit la souffrance, l'espoir et les rêves abîmés par des bourreaux sans nom.

Raymond Bertin